

LIRE

par HERVÉ KARLESKIND

Chirac : confessions tardives



Bernard Billaud, vous connaissez? Non? Vous êtes pardonné. C'était un homme influent et discret qui fit partie des proches de Chirac pendant dix ans. Déçu par son mentor, il passe aujourd'hui aux aveux

C'est un peu l'histoire d'une erreur de casting. En 1976, le philosophe chrétien Jean Guittou présente Bernard Billaud, jeune auditeur à la Cour des comptes, à Jacques Chirac alors Premier ministre. Coup de foudre. Durant près de dix ans, Billaud va vivre dans l'ombre de Chirac, d'abord à Matignon, puis à l'Hôtel de Ville après l'élection du président du tout jeune RPR à la mairie. Chemin faisant, la séduction virera cependant à la désillusion: au fur et à mesure que le candidat Chirac se construit et notamment dans les années 1981-1986, Billaud, que l'on pourrait décrire comme vraiment bigot – les passages consacrés à ses

rapports avec l'église sont écrits à l'eau bénite –, se détache pour enfin aboutir à une rupture dont la plaie reste aujourd'hui encore vive. Écrit dans un style très démodé, farci d'imparfaits du subjonctif on ne peut plus chichiteux, ce grimoire habilement titré «D'un Chirac l'autre»* est à la fois passionnant et rebutant: un bon rewriter en aurait fait un petit brûlot. Mais la palme du meilleur chapitre revient aux passages consacrés à la gloire et à la disgrâce de Pierre Juillet et Marie-France Garaud, les anges noirs de Chirac, jetés aux oubliettes après la débâcle des élections européennes de 1979. Sur le fond, la rancœur de l'auteur ternit un peu la perspicacité de son jugement: quand il écrit que Chirac est un peu tout à la fois, on le croit sans peine. Mais l'arnement d'un fidèle qui croyait un peu naïvement «convertir» un laïc de cette envergure donne à son récit un parfum éventé. Dommage.

* Editions de Fallois, 22 €.

LE BIDEBEDER

Il ne s'est pas foulé: en assemblant, façon «copié-collé» les extraits épars d'un journal qu'il a tenu pendant quelque deux ans, Frédéric Beigbeder ne s'est sans doute pas fait d'illusions. Il savait qu'il ne risquait pas le chef-d'œuvre avec cet «Egoïste romantique»*. C'est gagné. Dans la même veine, son ami Yann Moix, souvent cité dans son livre, avait publié voici quelques semaines un «Partouz» (Grasset) fraîchement accueilli. Notoriété aidant, Beigbeder, qui cultive son look de dandy revenu de tout, vendra sans doute plus que Moix. Ouoi qu'il en soit, cet «Egoïste romantique» des années 2000 est un énorme bide: on pouvait attendre de Beigbeder qu'il chausse les ballerines de Truman Capote qui avait jadis rhabillé la jet-set new-yorkaise dans «Petit Déjeuner chez Tiffany» (Folio): rien de tout cela. Mais en guise d'ersatz, un fatras de ragots, tantôt acides, tantôt complaisants, un salmigondis de jet-setteur craignant les pannes sexuelles et la ringardise, le tout enrobé



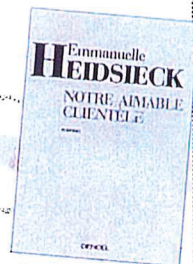
d'aphorismes glanés dans les bars vers quatre heures du matin. «Ce qui m'embête dans le procès de Roland Dumas, écrit notre Bukowski hard-discounté, c'est qu'il risque de démoder mes Berluti.» Ce n'est pas le pire: la version textuelle d'un extrait de la «Lorelei» de Henri Heine, massacrée par une orthographe assassine, nous vaut cette exergue marmoréenne: «Ce sera mon seul jeu de mots en allemand.» L'heure est donc venue d'arrêter la vodka et d'aller se coucher.

> Grasset, 18 €.

Emmanuelle Heidsieck : dans l'enfer des Assedic

Un petit boulot planqué aux Assedic, l'organisme chargé de verser leurs indemnités aux chômeurs, ça vous tente? Un conseil: fuyez à toutes jambes. Dans «Notre aimable clientèle»*, Emmanuelle Heidsieck, spécialiste des questions sociales – peu connues pour susciter les romans policiers les plus noirs –, brosse un tableau à faire dresser les cheveux sur la tête de l'ambiance qui règne dans les services d'indemnisation. Comment on radie de façon quasi compulsive des chômeurs sur la foi d'un impitoyable logiciel gentiment baptisé «Aladin», comment on pousse les salariés de cet organisme vers une sortie déshonorante: vous saurez tout sur l'enfer des Assedic... et bien plus encore car le propos de ce «thriller social» dépasse souvent la fiction ou la friction, comme vous voudrez.

* Denoël, 14 €.



Peter Mayle : cru classé

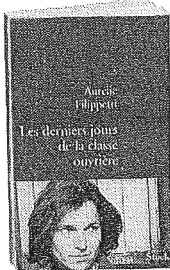
Cet auteur anglais est tombé fou amoureux de la Provence voici plusieurs années. Il s'y est incrusté et a signé plusieurs charmants livres sur cette région. Cette fois, il nous revient avec «Un bon cru»*, un roman qui pourrait bien tôt ou tard faire les délices d'une série télévisée. Tous les ingrédients d'une bonne histoire y figurent. Un jeune trader anglais, plus ou moins lessivé, hérite d'une propriété viticole dans le Midi: n'ayant plus rien à perdre, il s'y rend et décide d'en ressusciter la vigne. Hélas, le vin qu'elle produit est une atroce piquette. En réalité, il est très bon, mais un courtier peu scrupuleux détourne le meilleur de la production qu'il vend à prix d'or à des Japonais. Pour découvrir la suite, finissez la bouteille. C'est drôle, enlevé et sympathique. Et le regard que Mayle porte sur les Français est toujours aussi british.

* Nil, 19 €.





Michel RAMILLON Dijon (21)



Auréliе FILIPPETTI
Les derniers jours de la classe ouvrière (Stock)

Un petit ouvrage pour l'été, écrit par une élue verte de la ville de Paris sur son père mineur en Lorraine. Nous avons là un petit bijou d'écriture ciselée, qui remue les tripes et rappelle que le mouvement ouvrier avait une âme. Ce bouquin devrait être obligatoire au bac, option "syndicat".



Une année rock plutôt de très bonne qualité, avec **Bloc Party**, le dernier **White Stripes**. Mais je retiendrais plutôt le nouveau **Murat**. La classe, comme d'habitude...



Million dollar baby, le dernier **Clint EASTWOOD** reste définitivement le meilleur film de l'année. Il est à voir absolument sauf les soirs de déprime. Pour ces soirs-là, vous pouvez aussi vous faire un gros plaisir en savourant les **Travaux, quand ça commence...** de **Brigitte ROUAN**, comédie délirante qui ne néglige pas le combat des sans-papiers et les crises de l'adolescence, les besoins sexuels des femmes seules de plus de 40 ans et la musique sud-américaine... Carole BOUQUET, Aldo MACCIONE et Jean-Pierre CASTALDI, le casting le plus inédit de l'année, mais aussi le plus loufoque. ■

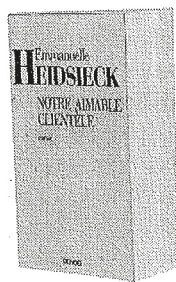


Joseph ROMAND Lille (59)

Jean Paul SARTRE
La Nausée (Folio)

Donc j'étais tout à l'heure au Jardin public. La racine du marronnier s'enfonçait dans la terre, juste en dessous de mon banc. Je ne me rappelais plus que c'était une racine. Les mots s'étaient évanouis et, avec eux, la signification des choses, leurs modes d'emploi, les faibles repères que les hommes ont tracé à leur surface. J'étais assis, un peu voûté, la tête basse, seul en face de cette masse noire et noueuse entièrement brute et qui me faisait peur. Et puis j'ai eu cette illumination. Ca m'a coupé le souffle. Jamais,

avant ces derniers jours, je n'avais pressenti ce que voulait dire « exister ». Certes, si vous voulez vous faire de nouveaux amis cet été, je ne vous conseille pas de sortir La Nausée de Jean Paul Sartre de votre sac de plage. Le titre est peu engageant, et l'auteur n'est plus connu réellement que des très jeunes qui passent leur bac de français, ou des lecteurs de *Télérama* les plus ringards, ceux qui lisaient *La Cause du Peuple* en 1968, quand le grand philosophe prêtait son nom aux journaux d'extrême gauche pour empêcher leur interdiction. Il faut dire que le fondateur des Temps Modernes lui-même n'est plus de première jeunesse, puisqu'il est né le 21 juin 1905, c'est-à-dire il y a tout juste 100 ans. Dans mon panthéon personnel, Sartre a été au zénith dans les années soixante-dix, jusqu'à sa mort en 1980, et puis son étoile s'est peu à peu ternie, jusqu'à la semaine dernière où j'ai redécouvert le romancier, ébloui à la lecture du passage cité en exergue. Le hasard a voulu qu'un méchant AVC me prive pendant quelques semaines de l'usage de la lecture. Les mots se sont évanouis et j'ai connu l'expérience stupéfiante du personnage de Sartre pour qui la racine a perdu son arbre. Cette expérience singulière montre à quel point les mots nous sont précieuse pour l'intelligence du monde, et la littérature un trésor inestimable. Merci à *Modes d'Emplois* d'en faire la promotion estivale.



Emmanuelle Heidsieck
Notre aimable clientèle (Denoël)

Emmanuelle Heidsieck est journaliste spécialisée dans les questions sociales. Elle a déjà publié deux recueils de nouvelles *Territoire interdit* (Ed. Syros) et *Bonne année !* (Ed. du Toit). Père de famille fraîchement divorcé, Robert Leblanc mène tant bien que mal sa barque de salarié modèle des Assedic de Paris, en tant que "technicien expérimenté fonction allocataires". Pas toujours facile, depuis l'installation de l'inquiétant système informatique Aladin chargé de surveiller la rentabilité du personnel... Craignant pour son emploi, Robert subit le spectacle de cadres dirigeants s'éliminant sauvagement et regrette l'époque héroïque où il distribuait ses tickets de métro à des chômeurs n'ayant pas encore accédé au statut postmoderne de "clients". Dans cet enfer ordinaire surgit par miracle Sonia, Lucifer branchée des Assedic qui l'expédie dans le paradis paradoxal d'un univers psychiatrique... Véritable thriller social au réalisme ludique, *Notre aimable clientèle* offre à travers le

personnage de Robert un miroir joyeusement universel de nos angoisses de salariés. Avec un humour glacé et un humanisme décapant, il démonte les insidieux mécanismes d'une gestion néo-libérale du chômage, absurdement plaquée sur un service public à la française. Nous y reviendrons. ■



Alain SUIED Paris (75)
François-Xavier VERSHAVE
De la Françafrique à la Mafrafrique
(Éditions Tribord)

Après *La Françafrique* et *Noir Chirac*, F.-X. Verschave - qui est décédé le 29 juin dernier - avait poursuivi ses recherches sur la "post-colonisation" dans ce continent sacrifié aux intérêts de ce pouvoir écrasant que Fernand Braudel appelait "l'économie-monde". Ici, il s'agit de la retranscription d'une conférence devant des éducateurs et des travailleurs sociaux. Le propos est argumenté et nous plonge devant le naufrage d'un continent pourtant riche... de "matières premières", entre sida et exploitation subtile et non-médiatisée ! Entre 1957 et 1970 le mouvement indépendantiste Camerounais a été écrasé dans le sang (comme aujourd'hui le Darfour au Soudan musulman) dans le silence le plus complet et le plus durable. Les ONG sont parfois plus "discrètes" que nécessaire... surtout quand elles sont liées à un "pouvoir" lui aussi discret mais cruel... L'auteur évoque une "initiation" des Français et des Africains qui vont faire "tourner" le système (et le génocide ?). Il va jusqu'à évoquer... la "Grande Loge Nationale Française"... et utilise le terme de mafia pour évoquer les dérives de certains pouvoirs locaux ou pour nous assurer que l'Élysée décide et organise bien des opérations secrètes - dont "l'affaire Elf" n'a donné que quelques "éléments"... Verschave est-il victime d'une "théorie du complot"? Il semble que non : ses informations sont rarement mises en cause - tout comme celles de Denis Robert, qu'il cite et qui a révélé l'existence de "circuits bancaires" internationaux en "paradis fiscaux"... Il nous indique même comment les médias le font taire. Les quotidiens parisiens n'évoquent tout simplement pas ses livres. Une méthode qui semble pratique courante... Tout lecteur peut contester le travail de cet auteur courageux mais nul n'a le droit de minimiser ou d'ignorer le drame Africain avant et après la Guerre de 40. Les "donneurs de leçons" du moment devraient s'en souvenir. ■

Imprimez
l'édition
en version papier



Téléchargez
gratuitement
les premières éditions

CETTE SEMAINE

- Les Dessous des multinationales
- L'Objet
- Le Marketing expliqué à ma Mère
- L'Économie expliquée à mon Père
- La BA de la semaine
- Enrichissez-vous !
- Sources
- Le Chiffre
- Le Gros mot
- La Petite phrase
- Le Guide éco-culture
- Le Forum des lecteurs
- Lu d'ailleurs
- Les Brèves

EXCLUSIF

- Enquête
- Alors l'Europe ?
- Arrière-Boutique
- Petite planète
- Mémoire vive
- Persona grata
- Cochon qui s'en dédit
- Sans commentaire
- Chute de productivité

LES PLUS LUS

Grippe aviaire :

ENRICHISSEZ-VOUS !

Le jour où les chômeurs sont devenus des "clients"

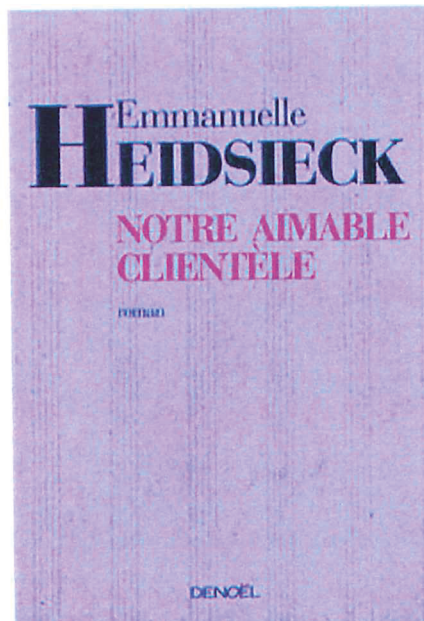
"Privilégiés", des salariés de la Fonction publique ? Pas ceux de l'Unedic, si l'on en croit Notre aimable clientèle, qui dépeint sous forme de roman la perte de sens ressentie au quotidien par des salariés de l'Etat.

13-10-2005
par Arnaud
Gonzague

- Imprimer l'article
- Envoyer à un ami

Emmanuelle Heidsieck, *Notre aimable clientèle*, Denoël, 114 pages, 14 euros.

Signe des temps ? Après avoir déserté les étals des librairies pendant de longues années, le monde du travail y fait un retour, discret mais durable. D'Ouvrière (L'Aube) à Daewoo (Fayard), on était habitué à une petite musique ouvriériste pas inintéressante, mais assez prévisible (elle tintait déjà dans les films des frères Dardenne et de Ken Loach).



L'intérêt du roman *Notre aimable clientèle* est de mettre la lumière sur des salariés en pleine mutation, mais dont finalement on parle peu : le personnel de la Fonction publique. Ceux de l'Unedic en l'occurrence, vus par les yeux de Robert Leblanc, mûr employé de la maison, qui prend en pleine figure les "nouvelles missions" qui lui sont assignées, plaquées sur son quotidien comme un lifting raté.

Newsletter gratuite



- Le jour où les chômeurs sont devenus des "clients"
- Le juste prix écologique
- L'Afrique, c'est chic
- Les Trente (prochaines) Glorieuses
- Mais que vais-je faire de ma vie ?



les brèves

- La Chine déverse sa purée de tomates en Europe
- Le phishing, pêches "miraculeuses" sur Internet
- Un jeu de société pour sauver la planète
- Le travail c'est bien. En abuser, ça craint
- Les bonnes ondes d'Alcatel en Afrique du Sud



les dossiers

- Société de consommation
- Quel avenir pour le travail ?
- Economie, écologie : je t'aime... moi non plus
- La révolution de l'économie numérique
- Délocalisations, la planète sens dessus dessous
- L'essentiel dans le sport, c'est de participer (aux bénéfiques)

l'Asie se rue sur le
Tamiflu

Un 4X4 dangereux
au delà de 60 km/h

Mars M&M's : sucré
côté pile, amer côté
face

Un pétrole super
cher

Alice au pays des
marques : comment
la pub cible nos
enfants

LES MOINS LUS

Bio-pirates

Microsoft vide ses
stock-options

Des entreprises de
plus en plus
transparentes

Les parrains de
l'Union européenne

...un peu moins
pour les Français
"modestes"

"Débarrassons-nous des chômeurs !"

Finies l'écoute patiente et l'assistance
aux sans-emplois : tout est minuté,
rentabilisé grâce à un logiciel
prénomé Aladin, métaphore de
l'efficacité moderne. Robert doit subir
des stages de motivation
ostensiblement méprisants, des
méthodes de management
déshumanisantes et ne jamais oublier
le nouveau mot d'ordre : "*Les
allocataires ne doivent pas venir deux
fois*". Il ne s'agit plus de se
débarasser du chômage, mais des
chômeurs... ou plutôt des "*clients*", car
c'est ainsi qu'ils sont nommés. C'est
d'ailleurs ce changement de
dénomination - authentique - qui a
convaincu Emmanuelle Heidsieck,
journaliste au mensuel social *Le
Monde Initiatives*, de prendre la plume.

*"J'ai eu envie de raconter comment
cela pouvait être vécu en interne, ce
passage subit du service public au
service clientèle, avec son inversion
des valeurs, du langage, de la pensée.
Il leur a fallu subitement aduler
concurrence et individualisme après
avoir vénéré solidarité et égalité",*
explique-t-elle, elle qui a interviewé
plusieurs employés de
l'assurance-chômage pour les
rassembler dans le personnage de
Robert.

Ce que démontre ce roman, c'est que,
plus qu'ailleurs dans le monde du
travail, la "*perte de sens*" dans les
services publics est vécue comme un
drame par le personnage, une forme
de trahison. On le pressent dès les
premières pages, le timoré Robert ne
s'adaptera pas aux nouvelles
injonctions de sa maison, et en sera
écarté pour finir en maison de repos.
Petit bémol à cette fable par ailleurs
efficace : les partisans de la
"*modernité*" sont dépeints sous des
traits uniformément antipathiques. Un
membre de la hiérarchie va même
jusqu'à se qualifier de "*serial killer*".
Sans surprise, il fume le cigare...

Réagissez à cet article

la petite phrase



"Les fonds spéculatifs
sont un "trou noir"



"Mash-Up"

le gros mot



Agenda

- ✦ Janvier 2005
- ✦ Décembre 2004
- ✦ Novembre 2004

Quotidien National
T.M. : 105 000

☎ : 01 44 82 16 16
L.M. : 477 000

La Tribune

vendredi 06 mai 2005

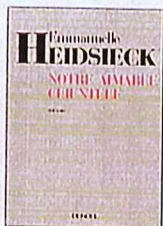
Crise aux Assedic. Robert Leblanc est salarié aux Assedic de Paris. Il y mène depuis des années une vie professionnelle sans problème, jusqu'au jour où est installé un nouveau système informatique chargé de surveiller la rentabilité du personnel... Au travers de l'histoire de ce personnage, Emmanuelle Heidsieck – journaliste spécialiste des questions sociales – dénonce la dérive productiviste des Assedic. Les lecteurs avertis s'amuseront à reconnaître quelques responsables de l'assurance-chômage derrière des portraits décapants. Les autres découvriront avec effroi le fonctionnement d'un service public transformé en une machine à broyer ses employés... mais aussi les chômeurs.

● « Notre aimable clientèle »,
d'Emmanuelle Heidsieck. Denoël.
114 pages, 14 euros.

Notre aimable clientèle

Emmanuelle Heidsieck, Denoël, 14 euros.

Quand les logiques de rentabilité gagnent l'Anpe, le résultat est terrifiant. Les usagers deviennent des clients, les employés et cadres sont managés par le stress et la précarité. Premier roman d'Emmanuelle Heidsieck, qui fut responsable de la rubrique « Protection sociale » de *Viva*, *Notre aimable clientèle* décrit un univers que connaissent les salariés des services publics, sommés de se plier à des exigences qui ont peu à voir avec les missions qu'ils pensent être les leurs. ■



La Manif en éclats



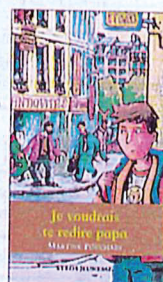
Danielle Tartakowsky, La Dispute, 11 euros.

Manifester, ça fait du bien. C'est un psychanalyste cité dans le livre qui le constate : « En

1995, beaucoup de mes patients ont choisi d'aller manifester plutôt que d'aller aux séances d'analyse. » Sa pratique « se porte bien », assure Danielle Tartakowsky. Spécificité française : « le peuple, loin de demeurer rassemblé, immobile, à l'invite d'une autorité qui l'assignait en un lieu, s'est mis en marche, en 1789, conférant au faubourg, à la rue, au flux signifiant, la volonté d'aller de l'avant », rappelle l'historienne. Depuis les grandes manif partant du faubourg Saint-Antoine et conduites par des femmes qui n'avaient pas de pain mais qui savaient que les rois mangeaient de la brioche, on défile en France. Un acte magique par lequel on se sent « moins seul », on a le sentiment d'être utile, parfois de « faire l'histoire ». Pour votre moral, ne vous privez ni du livre ni de l'occasion. ■

Je voudrais te redire papa

Martine Pourchain, Syros jeunesse, 5,90 €.



Thomas croise un Sdf, son père, disparu depuis des années. Le bonheur de la rencontre se

mêle à la gêne de constater la déchéance de cet homme. Le père va raconter comment son licenciement d'abord, puis la séparation d'avec sa femme et la maladie l'ont amené à sombrer. Un texte écrit avec émotion et sensibilité du point de vue de l'adolescent, dont la voix sonne juste tout au long du récit. ■

A pierre fendre

Michel Picard, Autrement, 14,95 €.



Réfugié pendant l'Occupation allemande dans une famille d'accueil paysanne, Pierre, douze ans, se sent en exil. Le vide qu'il ressent s'estompe peu à peu devant

le foisonnement de la vie de la ferme : les paysans, les animaux, les outils, les saisons et les moissons. Puisant des forces dans la matérialité de cette vie, l'adolescent peut affronter son passé refoulé. Un roman d'apprentissage que l'alchimie littéraire transpose en fable universelle. ■

Les mauvaises nouvelles arrivent toujours le jeudi

Francisco Arcis, Syros jeunesse, 5,90 €



Placé en foyer, Antony, onze ans, se sent coupable. Les éducateurs, sa psy, son copain, l'aident à comprendre que le problème, ce n'est pas lui, mais l'alcoolisme de sa mère et l'absence de son père. ■

Homo sapiens

Yves Coppens, Flammarion, 32 euros.



Illustré par 200 photographies, cet ouvrage se lit comme une fable et un grand roman d'aventures dont chacun d'entre nous est un maillon. Car, après tout, le découvreur de Lucy nous raconte notre roman familial. Notre ancêtre aurait pu ne s'occuper que de lui et de sa petite caverne. Il a vu grand dans sa volonté de s'approprier le feu, le temps et l'espace, de conquérir le monde, rêver la lune. Il a appris le clan, et la tribu, et la solidarité. Il était courageux, ingénieux et magnifique. ■

A NOTER

Le conseil général du Pas-de-Calais et l'association Colères du présent s'associent pour lancer le prix du Livre d'expression populaire et de critique sociale. Doté de 4 000 euros, il sera décerné tous les 1^{er} mai à Arras, lors du Salon « Colères du présent ». Et toujours : www.prix-populiste.com



PAGES RÉALISÉES PAR MATHÉ PINÉRO



Culture



L'autogestion à la mode argentine

Dans «The Take», Naomi Klein et Avi Lewis présentent une «alternative concrète» au capitalisme: l'autogestion d'usines argentines. Un film engagé, bien ficelé.

Engagé, ce documentaire raconte l'appropriation d'une usine en faillite par ses ouvriers

Les altermondialistes, d'invétérés idéalistes justes capables de critiquer le modèle capitaliste? Non, rétorquent Naomi Klein, auteur du best-seller *No Logo*, traduit dans 27 langues, et Avi Lewis, producteur et animateur sur la chaîne canadienne CBC Newsworld. Agacés par la critique, ils y répondent par l'imagerie, en présentant «une alternative concrète aux forces du turbo-capitalisme». Une solution parmi d'autres pour ces «réalisateurs activistes»: l'organisation autogestionnaire d'ouvriers sans emploi. Nous voilà donc transportés dans l'Argentine d'après la déroute de 2001, emboitant les pas de Freddy Espinosa et de 30 chômeurs de Buenos Aires.

Avec eux, en ce printemps 2003, on investit l'usine automobile de la Forja, mise en faillite deux ans auparavant. On découvre des machines à l'abandon, des salles vidées de leur matériel vendu aux enchères. «Où sont les pigeons? On dirait qu'ils les ont aussi emmenés», s'interroge, le nez en l'air, un ancien. L'occupation des lieux, l'enthousiasme des ouvriers à l'idée de redémarrer la production et d'être partie prenante des décisions de la future coopérative, les difficiles démarches pour obtenir le droit légal de diriger l'usine, les menaces d'expulsion: pas à pas, on suit leur lutte pour retrouver un emploi.

Documentaire engagé, reprenant des gimmicks désormais estampillés Michael Moore (l'interpellation du P-DG sur ses intentions), *The Take* ne cache pas son objectif: faire réfléchir sur l'effondrement d'un pays «causé par le capitalisme». À travers l'histoire de la Forja, il a le mérite de mettre les projecteurs sur le Mouvement national des entreprises récupérées, encore peu connu. Grâce à la remise en production de quelque 200 entreprises, il a permis de sauver près de 15 000 emplois. ● A. F.

The Take, un film d'Avi Lewis et de Naomi Klein (Canada, 1h27). Sortie le 27 avril.

On vous rappellera

Sophie Talneau. Éditions Hachette Littératures. 245 pages, 16 euros.



Malgré un diplôme d'école de commerce, Sophie Talneau n'a travaillé que quelques mois depuis la fin de sa scolarité. Sa «faute»? Avoir démissionné d'un poste d'assistante au chef de produit dans un laboratoire pour chercher un autre job. En période de chômage de masse, ça ne se fait pas. Depuis, parce qu'elle n'entre plus dans la bonne case, celle des «vieux jeunes déjà expérimentés mais encore malléables», Sophie se heurte à des refus. Avec humour, elle raconte ici ses déboires, les entretiens d'embauche loufoques, les rendez-vous à l'ANPE qui ne donnent rien... À lire d'urgence!

Notre aimable clientèle

Emmanuelle Heidsieck. Éditions Denoël. 114 pages, 14 euros.



En vingt-cinq ans aux Assedic de Paris, Robert Leblanc, «technicien expérimenté fonction allocataire», a connu bien des évolutions de la politique. Mais

rien qui ne s'apparente au virage de 1998, où ce service public est devenu le guichet unique (inscription et demande d'allocation) pour les chômeurs. Depuis, le personnel est prié de se soumettre au projet Aladin et à sa gestion électronique de l'accueil qui permet de surveiller la rentabilité. Un enfer pour l'ex-délégué CGT qui nous fait partager les angoisses créées par cette gestion «néolibérale» du chômage. Un roman bien mené mais touffu.

Les morts ne parlent pas

Bénédicte des Mazery. Éditions Anne Carrière. 241 pages, 18,50 euros.



Le premier était directeur d'un entrepôt de livres, le second gérait le rayon parfumerie d'un supermarché. Point commun: tous deux ont été retrouvés morts, les lèvres cousues au point de croix. Comme le dit l'équipe du commandant Fabio, «ça sent le tueur en série». La voilà donc partie sur les traces du «couturier», un criminel redresseur de torts qui nous fait découvrir les affres du harcèlement moral en entreprise. Un polar noir très réussi.

MILITANTISME

Dans la peau d'ultralibéraux



En 1999, deux altermondialistes américains décident de se payer la tête de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) en créant un site Internet pastiche. Résultat, nos deux zozos se retrouvent invités à s'exprimer, au nom de l'OMC, dans des colloques et conférences mondiaux. De Salzbourg à Tampere en passant par New York et Sydney, ce documentaire nous embarque dans les bagages de nos deux imposteurs. Apologie de l'esclavagisme, privatisation des systèmes éducatifs, projet d'achat des bulletins de vote des citoyens... Les interventions des deux activistes font dans la caricature, sans susciter la moindre protestation. On rit, parfois, des situations cocasses qu'ils créent. Mais on doute, aussi, de la réelle efficacité de leurs méthodes. Car ils ne s'expriment que dans des enceintes de quatrième catégorie, devant quelques dizaines d'inconnus. Pas de quoi faire vaciller l'OMC! On est plus près de Michael Youn que de Michael Moore... ● S. B.

The Yes Men (1h23), de et avec Chris Smith, Dan Ollman et Sarah Price. Sortie le 1er avril.

AGRICULTURE

Bataille rangée pour l'«or blanc»



À Zangasso (Mali), le coton se cueille encore à la main. Les balles d'«or blanc» sont hissées dans les camions par des dizaines de bras. Les fermiers cultivent et gagnent peu (1 hectare, en moyenne, qui leur rapporte 1 dollar par jour). Autre spectacle en Louisiane, aux États-Unis: «Pour rester dans la course, on a supprimé la main-d'œuvre et investi dans le matériel», note un industriel, à la tête de milliers d'hectares et subventionné par l'État américain qui se dédie des règles de l'Organisation mondiale du commerce. Jean-Michel Rodrigo raconte la bataille entre le premier et le deuxième exportateur (Afrique de l'Ouest), montrant combien est étroite la voie africaine. Création de coopératives, mobilisation des syndicats comme des chefs d'État qui demandent des compensations financières: la riposte se prépare. Un document sans parti pris, d'une grande qualité d'images. ● A. F.

La Guerre des cotons, de Jean-Michel Rodrigo (52 minutes), sur France 5 le 11 avril à 15h45 et le 18 avril à 23h5.

commerciaux ou politiques l'exigeaient ? ■ **Ch. Ch.**

Coll. Repères, éd. La Découverte, 2005, 123 p., 7,95 €.

L'AUTRE DÉVELOPPEMENT

Le développement socialement soutenable

par Jérôme Ballet, Jean-Luc Dubois, François-Régis Mahieu

Parce qu'un développement socialement insupportable peut, hélas, durer longtemps, nos auteurs préfèrent employer le mot « soutenable » pour qualifier un développement acceptable socialement, c'est-à-dire conforme aux « capacités », le terme que Sen emploie pour désigner les capacités humaines de chaque personne à faire et à être, à se prendre en charge et à maîtriser son destin. L'approche utilitariste n'est pas adaptée pour déterminer le contenu d'un développement socialement soutenable, car elle postule que, pour assurer le bonheur du plus grand nombre, il peut être nécessaire de sacrifier certains.

D'où le choix d'une approche de type personnaliste, dans la lignée d'un Mounier ou d'un Lévinas. Ce qui explique que les auteurs soient des plus réservés à l'égard d'un développement défini par des organismes internationaux, des experts ou des donateurs, développement qui réduit souvent les *capacités* des plus faibles, notamment parce qu'il diminue le seul capital dont ils disposent, leur capital social, ou capacité à nouer des liens sociaux pour surmonter les épreuves. Mais ils montrent aussi qu'accroître le capital social, lorsqu'il ne s'accompagne pas d'une augmentation des revenus, peut alimenter une « éthique du mal » : le renforcement de solidarités communautaires accentue les conflits au sein de la société. Ballet, Dubois et Mahieu prônent donc un « principe de précaution sociale ». La démarche est intéressante, mais abstraite : on aurait aimé qu'ils illustrent leur propos d'exemples réels, de fa-

çon à concrétiser le contenu possible de cet « autre » développement, attractif mais encore bien flou. ■

Dominique Charpentier

Ed. L'Harmattan, 2005, 130 p., 12,50 €.

LE TIERS MONDE N'EST PAS DANS L'IMPASSE !

par Pierre Judet

Venant d'un des meilleurs spécialistes français des économies asiatiques, l'affirmation pèse lourd et pourra paraître provocante. D'autant que l'auteur, d'entrée de jeu, critique ceux qui, en dénonçant le développement, s'enferment « dans une radicalité sans issue ». Qu'est-ce qui pousse donc Pierre Judet à aller à l'encontre du pessimisme ambiant ? D'abord l'histoire : les tentatives de modernisation et d'industrialisation viennent de loin, même si elles ont été souvent empêchées par les puissances coloniales ; tandis que, plus récemment, les Cassandres ont été régulièrement démenties : la démographie est sous contrôle, les famines ne sont pas généralisées, ni l'énergie en voie d'épuisement.

Ensuite, l'étude des faits, qui montre qu'il n'existe pas de fatalité : ce ne sont pas les ressources naturelles qui font la richesse, mais la formation et le travail des hommes ; ce sont les petites entreprises qui font les grandes, pas l'inverse ; et la modernisation agricole prépare l'émergence industrielle. En diffusant les techniques, en ouvrant les marchés et en facilitant les échanges, la mondialisation permet le développement, plus qu'elle ne le freine du fait de l'endettement, de la propriété intellectuelle et de l'instabilité issue d'une trop grande libéralisation des marchés de capitaux.

Enfin, les progrès vers la démocratie sont bien réels, même s'ils sont très limités dans certaines régions (Moyen-Orient, Afrique). Cela ne signifie pas que tout baigne : inquiétudes sur le développement durable, pénurie d'eau, faim... demeurent des préoccupations majeures.

Mais cela veut dire que, sous réserve d'ajustements nécessaires, tant au Sud que dans les organisations internationales, obnubilées par le libéralisme et l'orthodoxie financière, le développement est désormais possible pour tous. C'est un souffle d'air frais que nous apporte Pierre Judet, qui nous change tant des attentes béates des libéraux – libéralisez et le développement viendra – que du catastrophisme des partisans de la décroissance. ■

Marie-Claude Jacquot

Ed. Charles-Léopold Mayer (01 48 06 48 86), 2005, 128 p., 14 €.

LE DÉVELOPPEMENT DURABLE

Une perspective pour le XXI^e siècle



par Jean-Paul Maréchal et Béatrice Quenault (dir.)

Les communications à un colloque sont rarement passionnantes ; la plupart de celles rassemblées dans cet ouvrage échappent à cette règle. Peut-être à cause du thème : le développement durable, au fond, concerne tout le monde. Et si les spécialistes veulent se faire entendre des décideurs et des citoyens, ils ont intérêt à parler clair. Peut-être aussi à cause de la diversité des approches et du souci de ne pas s'enfermer dans les questions méthodologiques.

Toujours est-il que, lorsque Jean-Paul Deléage affirme que « la Terre se meurt de notre inertie politique », le propos fait mouche : ce n'est pas faute d'avoir été avertis que nous allons dans le mur, c'est faute de courage de nos dirigeants et de ceux qui les élisent. Le texte de Philippe Métay sur la biodiversité explique clairement les problèmes posés par la brevetabilité du vivant et la

façon dont on pourrait sortir de l'impasse. Urbanisme, pêche, énergie, industrie, fiscalité : la plupart des domaines où il est possible – et urgent – de faire quelque chose sont passés en revue. Béatrice Quenault signe quant à elle un remarquable texte sur les négociations sur le changement climatique.

Un peu en marge de ces préoccupations, on notera aussi une analyse de François Vatin qui, partant d'une phrase prémonitrice de Jean-Baptiste Say (« *Que deviendront les générations futures une fois que les mines [de charbon] seront épuisées ?* »), raconte avec talent les débats que susciterent, au XIX^e siècle, la crainte de l'épuisement des forêts. Premier débat sur le développement durable. Stimulant... ■

D. Cl.

Ed. Presses universitaires de Rennes, 2005, 422 p., 22 €.

ROMAN

NOTRE AIMABLE CLIENTÈLE

par Emmanuelle Heidsieck

Robert Leblanc est « technicien expérimenté fonction allocataire ». En clair, il est chargé de l'accueil des demandeurs d'emploi, aux Assedic de Paris, où il travaille depuis plus de vingt ans. Et il déprime. Surtout depuis la mise en place d'un nouveau mode de management basé sur la rentabilité. Les chômeurs doivent désormais être considérés comme des « clients » qu'il faut « fidéliser ». Les agents des Assedic, quant à eux, sont placés sous la surveillance constante de leur hiérarchie et se voient chaque mois fixer des objectifs chiffrés. Lesquels ne favorisent évidemment pas le contact et la qualité de la prestation.

Un roman sévère, qui dénonce efficacement et avec humour les dérives de la « modernisation » des services publics. Car si l'histoire est fictive, les méthodes décrites, elles, sont bien réelles. Et relèvent d'un cynisme inquiétant. ■

Camille Dorival

Ed. Denoël, 2005, 114 p., 14 €.



Kiffe kiffe demain

Faïza Guène
éd. Hachette, 2004 (194 p.; 16 €)

« Maman, quand elle vivait au pays, elle avait réussi à capter les chaînes françaises, grâce à une antenne expérimentale fabriquée avec une couscoussière en inox. Quand elle est arrivée avec mon père à Livry Gargan, en février 1984, elle a cru qu'elle avait pris le mauvais bateau et qu'ils s'étaient trompés de pays. Elle m'a dit que la première chose qu'elle avait faite en arrivant dans ce minuscule F2, ça avait été de vomir. Je me demande si c'était les effets du mal de mer ou l'idée qu'elle venait juste de se faire de son avenir

dans ce bled. Puis je suis née. Mais je n'ai pas eu de petit frère. Alors, mon père est reparti au pays pour se remarier. Je vais comme tout le monde à l'école. Pour mon jour de rentrée, maman m'a fait une queue-de-cheval, après avoir brossé mes cheveux avec de l'huile d'olive. M'en fous, du moment que je suis belle dans ses yeux. Quand les gens me disent que je lui ressemble, je suis fière. Le proviseur s'appelle Monsieur Loiseau. Il est gros, il est con. Quand il ouvre la bouche, ça sent le vin de table de Leader Price. L'autre jour il a été gazé avec une bombe lacrymogène par un élève de l'extérieur. Il n'a pas de chance quand même : la seule fois où il sort de son bureau, histoire de vérifier que l'établissement tient encore debout, c'est pour se faire gazer ! Le prof a donné un devoir d'instruction civique sur l'abstention. Un mec qui ne va plus à l'école depuis longtemps, qui n'arrive plus à trouver du boulot et dont

les parents ne travaillent plus et qui partage sa chambre avec ses quatre petits frères, qu'est-ce qu'il a à battre d'aller voter ? Je vais voir Madame Burland tous les lundis. Madame Burland, elle est vieille, elle est moche et elle sent le parapoux. C'est le lycée qui m'a envoyée chez elle. Les profs, entre deux grèves, se sont dit que j'avais besoin de voir quelqu'un, parce qu'ils me trouvaient renfermée. Ce qui est relou avec tous ceux qui commencent par « psy », c'est qu'ils veulent que tu leur racontes toute ta vie, et eux, ils te disent rien. Elle m'énerve quand elle fait celle qui a réponse à tout et qu'elle affiche un sourire satisfait comme Harrison Ford à la fin de tous les épisodes des « Aventuriers de l'arche perdue ». Si ça se trouve Madame Burland, elle est pas vraiment psy. Elle travaille peut-être dans le cinéma et s'inspire des fadaises que je lui raconte pour écrire un sitcom... Notre assistante sociale de la

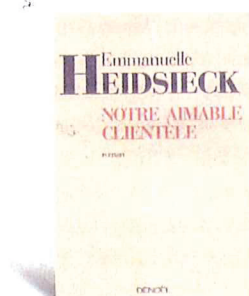
mairie, elle, elle ne se prive pas, pour nous raconter sa vie. Elle fait vraiment bien semblant d'en avoir quelque chose à cirer de nos vies. On y croirait presque. Je me demande si elle n'a pas choisi ce métier, parce que ça la rassure de s'occuper de la misère des autres. Je collectionne les prospectus de marabout : « je résous tous les problèmes ». Mais, je me dis que si c'était vrai, on serait tous heureux et Madame Burland ou l'assistante sociale de la mairie seraient au chômage ».

La banlieue et sa jeunesse sont trop souvent diabolisées ou décrites de façon misérabiliste. Dans un style à l'humour ravageur et décapant, Faïza Guène nous propose un regard faussement naïf, mais avec une vraie sensibilité, qui vise juste et touche sa cible.

Notre aimable clientèle

Emmanuelle Heidsieck
éd. Denoël, 2005 (114 p.; 14 €)

« J'ai vingt ans de métier aux ASSEDIC de Paris. Autrefois, quand un allocataire venait de se faire couper son électricité, on lui faisait un chèque immédiatement. Pareil pour le loyer, France Télécom ou la carte Orange. Et puis, tout a changé : le fonds social a vu son budget divisé par deux. Les salariés de l'agence sont tombés sous le contrôle permanent d'Aladin. C'est le système informatique mis en place en 1999, dans le cadre "zéro défaut". La gestion électronique de l'accueil permet de vérifier le temps passé par chaque liquidateur avec chaque usager et de le rappeler à l'ordre quand il dépasse le temps imparti. Il est prévu deux nouvelles innovations : deux icônes supplémentaires sur lesquelles il faudra cliquer



quand on ira en pause (café, cigarette, discussion avec un collègue...) ou aux toilettes. Beaucoup d'agents n'arrivent pas à suivre les cadences. Même les très bons prennent du retard. Personne ne supporte d'être ainsi surveillé : temps de traitement, nombre de dossiers traités, taux d'erreur. Dans les Bouches-du-Rhône, les arrêts maladie ont bondi de 30 % en quatre mois »... Que le lecteur se rassure : il ne s'agit que d'un roman, une fiction. Pourtant, c'est bizarre, ça me rappelle quelque chose !

La Fabrique sociale des handicapés : journal d'une auto-fiction

Marc Losson
Le bord de l'eau éditions, 2005 (164 p.; 16 €)

La Fabrique sociale des handicapés est l'une des deux plus importantes entreprises, la seconde après la Fabrique de vieillards. Elle prône le libéralisme absolu au sujet de l'aide auprès des enfants éducatibles. Les décideurs sont d'accord, étant surtout attirés par tout ce qui leur permettra de se dégager de ce qui coûte. Et notre besoin d'humanité et de dignité ne fait qu'augmenter les coûts sociaux des plus improductifs qui soient.

Le président de la Fabrique, entre deux plongeurs dans sa piscine bleue, est agacé par une gestion infortunée. Il décide de se séparer des enfants non rentables, inintéressants pour les équipes médicales et surtout

pour les orthopédistes actionnaires. La Fabrique florissante se demande si son épargne ne sera pas ombragée par l'excessive durée de vie des corps crépusculaires. Le grand vieillard qui ne meurt pas assez vite et l'enfant grabataire qui poursuit quand même son chemin d'enfance cabossée peuvent devenir des petits paquets de soins répétés. Les soignants déculotent, lavent, savonnent, culotent, habillent, coiffent, désodorisent des corps inertes, jalonnés d'éclaboussures, encerclés de laideurs, raides comme des crayons déminés, enfermés dans la vie du granit. Il va falloir penser à réduire les coûts de gestion concernant les enfants inutilisables devenus nuisibles au marché des capitaux : une délocalisation vers la Roumanie semble représenter un choix économique intéressant.

Jacques Trémintin

> A Lire

« **NOTRE AIMABLE CLIENTÈLE** » - Emmanuelle Heidsieck - Editions Denoël, Paris 2005

Robert Leblanc, père de famille fraîchement divorcé, mène tant bien que mal sa barque de salarié modèle aux Assedic. Il est technicien expérimenté, « fonction allocataire »... Aladin (nouveau système informatique) et l'aimable clientèle des Assedic.. ont pourtant transformé sa vie en cauchemar.

« Dans votre livre, le comptoir, le guichet des ASSEDIC s'est transformé, pour certains salariés, en véritable cauchemar ; vous avez choisi pourtant la forme du roman plutôt que celle d'un document, d'un essai. Pourquoi ?

Emmanuelle Heidsieck : « - Il m'a semblé que la fiction serait plus efficace et surtout sur un sujet aussi ardu ; décrire comment, dans ces entreprises publiques destinées voici quelques années à aider les chômeurs, certaines mutations peuvent tourner au cauchemar et générer une violence incroyable. »

Aux Assedic ?

Oui, cette entreprise peut sembler lointaine, et pourtant ce qui s'y passe nous concerne tous et l'on y trouve les mêmes problématiques que dans le secteur privé ; les êtres humains qui y travaillent y vivent des passions, divorcent, ont des problèmes de garde partagée et la sphère dirigeante y commet aussi parfois trahisons, coups-bas.

C'est un véritable thriller d'ailleurs mais on comprend vite que derrière ce sujet apparent s'en dessine un second plus grave.

« - Il s'agit, avec ce roman, de décrire la violence psychologique vécue par les salariés d'entreprises publiques en voie de privatisation.

Un phénomène de société raconté à travers le personnage de Robert Leblanc, salarié de l'Assedic de Paris, qui va vivre une véritable descente aux enfers au fur et à mesure que son métier à vocation sociale bascule vers une fonction destinée à radier le maximum de chômeurs, désormais appelés « clients ».

L'état se resserre sur Robert. Pas simple, vraiment, de passer d'un service public à une entreprise privée obsédée par la rentabilité et la relation clients. Le tout avec des méthodes et le jargon anglo-saxon de la finance. La peur est généralisée du haut en bas de la hiérarchie, les cadres dirigeants ne savent plus sur quel pied danser. Tous sont terrifiés à l'idée de ne pas réussir à s'adapter au vent de la modernité, de ne pas réussir à parler la nouvelle langue avec les mots clés (benchmarking, back office, performance...). Tous ont peur d'être placardisés ou carrément de passer de l'autre côté du guichet, d'être licenciés. Dans ce climat de tension, il faut être attentif à la rumeur « je ne savais pas que sur des bruits, des rumeurs, il fallait parler de clientèle » s'étonne Simonin qui va être éjecté. Notre Aimable Clientèle est l'histoire singulière de Robert Leblanc. C'est aussi le reflet de notre époque. On y voit comment toutes ces entreprises publiques qui basculent vers le privé obligent les salariés à changer de disque dur, à un lavage de cerveau au napalm. Ils doivent tirer un trait sur les valeurs du collectif et de l'intérêt général pour aduler désormais intérêt indivi-

duel et concurrence. Ce qui occasionne une perte de sens et des souffrances considérables dont on parle assez peu finalement.

Ce livre est une sorte de « Kafka à l'envers » : ce n'est pas une dénonciation du monde absurde de la bureaucratie. C'est une dénonciation de l'opération absurde qui consiste à dépoussiérer la bureaucratie avec les méthodes post-modernes néo-libérales anglo-saxonnes. »

Ré-orienter l'entreprise vers ses clients... c'est l'enfer ?

« - Non ce sont ces effets de mode qui amènent à vouloir plaquer des modèles tous faits, à la va vite et sans tenir compte des gens, de leur culture.

Lorsque les anglais créent, pour diminuer le chômage, des jobs centers ils sont dans leur culture, d'origine libérale. Ce n'est pas obligatoirement la notre. »

Lorsque chacun de nous se trouve en situation d'être ou de devenir le client de l'ANPE, des Assedic.. ou de l'Urssaf, nous apprécierions pourtant plus de rapidité, d'écoute, d'efficacité, d'être considérés comme des clients en fait. N'y a t'il pas un peu de schizophrénie dans nos contradictions et notre époque ? »

« - Peut-être ; je crois surtout qu'il existe au niveau des sphères dirigeantes ou politiques un vrai déficit de pédagogie, de communication voire de dialogue. Lorsqu'on explique aux gens, aux salariés, la justification des changements, des mutations, leur nécessité absolue, je crois que ceux-ci sont à même de comprendre et surtout de ne pas vivre ces mutations comme une violence inutile.

Dans le monde actuel les spécialistes parlent aux spécialistes... Pour moi par exemple, journaliste spécialisé qui ai eu à expliquer la réforme de l'Assurance Maladie au sein d'un quotidien illustre (le Monde) je constate que personne n'y comprend rien. Un journal comme Le Monde s'adresse.. en fait à des chercheurs, des intellectuels.. des gens déjà spécialistes du sujet. »

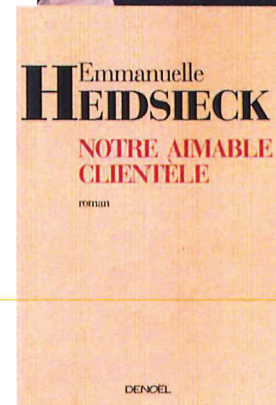
Ecrire des livres... parfois critiques, les journalistes savent très bien faire ; et après, que se passe t-il, n'êtes vous pas tenté par l'action par exemple, proposer des solutions alternatives ?

« - C'est vrai mais ça n'est pas mon métier et j'apprécie cette position. Ce que j'espère parfois, c'est que certains seront grâce à un livre, sensibilisés à une question, qu'ils verront avec de nouvelles lunettes. Récemment j'ai reçu un courrier d'un lecteur du livre et qui m'a... interpellé ! Il m'y écrivait la chose suivante « il y a longtemps je me suis demandé moi aussi si je voulais faire partie des victimes ou des survivants. » ». ■

PROPOS RECUEILLIS PAR MANUEL JACQUINET



© Arnaud Février pour Denoël



Le Livre :

" Au moment où j'allais cliquer «Entretien terminé», le téléphone sonne. Je décroche. J'entends : «T'accélères, y a du monde derrière.» C'est Simonin, le responsable de la rue du Maroc. J'y suis depuis une semaine. Il n'arrête pas de m'appeler. Alors que je ne suis pas hors délais. Je connais parfaitement la réglementation du travail. Il doit vouloir me tester, mettre la pression au nouvel arrivé. En niveau 1, l'entretien ne doit pas excéder cinq minutes, en niveau 2, vingt minutes. Le niveau 1, ce sont les guichets dans le hall. Ils appellent ça « la banque ». Le niveau 2, c'est l'entretien personnalisé dans un bureau fermé. Avant les niveaux 1 et 2, il faut être passé par le «pilote», c'est le nouveau nom de celui qui oriente : «vous, directement en niveau 2, vous, on ne peut rien pour vous, adressez-vous à votre CAF (Caisse d'allocations familiales), vous, attendez devant la banque qu'un liquidateur vous appelle...». Simonin est dans un état d'énerverment. Peur de ne pas y arriver, de ne pas tenir les objectifs qui lui sont fixés. Il est d'une agressivité. Ça ne m'impressionne pas. Je suis blindé. Vingt ans de métier. Mais, depuis quelques mois, tout a changé. "



1 340505 524915



63

Presse Régionale
T.M. : 300 000

☎ : 04 73 17 30 02
L.M. : 1 600 000

dimanche 15 mai 2005

Centre@France

LA MONTAGNE
LE BERRY REPUBLICAIN
LE JOURNAL DU CENTRE
LE POPULAIRE DU CENTRE

**EMMANUELLE
HEIDSIECK**

« Notre aimable
clientèle »

↳ Editions Denoël
114 pages - 14 €



L'aimable clientèle dont il est question, dès le titre, est celle qui fréquente les Assedics ! Tout change et Robert Leblanc, salarié modèle plutôt attaché à la notion de service public, voit son métier dériver vers des normes plus libérales. Il doit s'adapter et faire évoluer son vocabulaire. D'autant qu'il se sait surveillé. Lui aussi doit être rentable et, donc, ne pas perdre de temps avec ses « clients » qu'il appelait, hier encore, des allotataires. Un court roman qui tient de la pochade et du thriller. ■

Chroniques des lettres

Chronique de l'an V (4) par Gérard-Georges Lemaire

IMAGES DE LA MODERNITÉ

On sait quels liens Stéphane Mallarmé a pu entretenir avec les arts de son temps. Ses relations avec Edouard Manet et Odilon Redon ont été profondes et ont laissé des traces significatives. Dans l'énorme catalogue de l'exposition du musée de Nantes baptisée *L'Action restreinte*, l'art moderne selon Mallarmé, présentée par Jean-François Chevrier, il est question de l'art moderne du XX^{ème} siècle beaucoup plus que des contemporains de l'auteur de *Divagations*. L'auteur nous avertit que cette manifestation et par conséquent cette publication est « une relecture de l'art moderne selon Mallarmé ». Comme ce dernier est décédé en 1898, l'entreprise peut sembler hasardeuse – et elle l'est. Sans doute cela fait-il partie de cette nouvelle approche de l'histoire de l'art qui consiste justement à nier l'histoire ; personne n'est obligé de suivre le cours de la chronologie qui présente bien des pièges. Mais de là à annoncer que « Fernand Léger est le moins mallarméen des quatre grands peintres cubistes » il y a une marge – un gouffre. De plus, Léger n'a jamais été tout à fait cubiste. Ce qui pose un autre problème. Broodthaers et bien entendu Duchamp, père de l'Église réformée de l'art, sont omniprésents, comme une multitude de grands et de petits saints de la modernité, tous adoubés (rétrospectivement par l'écrivain). Et quand on lit, entre mille choses tout aussi absurdes les unes que les autres, que « pour Mallarmé comme pour Artaud, le vide reste une expérience du gouffre et du néant », les bras vous en tombent. Est-ce un exercice oulipien ? Une parodie ? Une farce ? Il faut l'espérer.

**L'Action restreinte, l'art moderne selon Mallarmé,
Jean-François Chevrier
Éditions Hazan**

L'histoire du design est celle d'un conflit permanent entre les nécessités de la production industrielle et le désir de créer des objets ayant une valeur esthétique. De ce conflit sont nées bien des désillusions, mais aussi de réussites indéniables. C'est le cas du style paquebot, appelé *Steamline* en anglais. Le très beau livre de David A. Hanks et d'Anne Hoy, *Un design américain*, explore l'immense territoire de ce style aux États-Unis exclusivement. Il a vu le jour pendant les années trente et qui a eu des développements les décennies suivantes et, en fait, jusqu'à nos jours. Son principe de base est l'aérodynamique.

L'aviation autant que la marine et les chemins de fer en sont les principaux moteurs. Il a fallu alors trouver un équivalent dans tous les autres secteurs d'activités et les auteurs montrent avec humour des sous-vêtements « *streamlined* » et même un cercueil conçu dans cette optique. L'architecture s'est vite adaptée au milieu des années trente à ce style tout en courbes qui évoque la vitesse et lui attribue une connotation particulièrement sophistiquée. Richard H. Mandel est l'un des créateurs les plus remarquables dans ce domaine. Raymond Loewy, qui va imposer sa marque de fabrique dans les années cinquante, crée déjà des objets et du mobilier de bureau dans cet esprit. Des projets les plus futuristes jusqu'au calendrier de bureau ou à l'agrafeuse, le monde du travail est converti à ce nouveau mode de représentation du

**Un design américain
David A. Hanks et Anne Hoy
Flammarion**

Dans l'effroyable frénésie papivore de la rentrée littéraire, il n'y pas facile de trouver son bonheur. Alors je mettrai en exergue un roman, *Le Dossier Meyer-Devembre* d'Ariel Denis (Editions du Rocher). Ce qui est passionnant dans ce livre, c'est la confusion délibérée entre un genre réputé mineur, le roman noir, qui prend ici un aspect parodique, et une construction dérivée du Nouveau Roman (on pense particulièrement au Passage de Milan de Michel Butor).

**Le Dossier
Meyer-Devembre
Ariel Denis
Editions du Rocher**

Là encore, cette récupération d'une manière d'envisager le romanesque est distanciée et traitée avec une relative ironie. Mais ce jeu d'écriture fonctionne et on se passionne pour le faux assassinat du 35 rue de Tournon et pour ses résidents (tous des personnalités intéressantes, y compris le concierge) qui, chacun à leur tour, influe sur une succession déconcertante et absurde (le plus souvent) d'événements fantasmatiques. Ici, peu importe le dénouement de l'intrigue, puisqu'il n'y jamais eu de véritable crime. Seul compte la jouissance du récit, qui est un régal.

EN FRANÇAIS DANS LE TEXTE (suite...)

A retenir aussi la fiction de Mourad Djebel, *Les Cinq et Une Nuits de Shahrazède* (La Différence). Voilà un livre ambition, riche, qui utilise le modèle (lointain) des Mille et Une Nuits pour pouvoir tracer les routes tortueuses et imprévisibles du picaresque.

**Les cinq et une nuit de
Shahrazade
Editions de la Différence**

L'auteur profite de sa Shéhérazade (qui s'appelle en réalité Loundja) pour évoquer la relation complexe privilégiée que cet homme entretient avec elle et qui va l'interroger comme la pythie, mais aussi pour parler de la poésie, de l'Orient, du conte (en somme, de l'art de la narration), de la mort. Cette femme se métamorphose sans cesse au fil de ces cinq longues et riches nuits : elle peut être Psyché ou le double féminin d'Orphée.

C'est un roman intense, exigeant, qui parvient à associer la plus haute gravité et un humour mordant, qui est une sorte d'Odyssée moderne et aussi un livre des morts car l'écriture est pour l'auteur c'est le levier grâce auquel il peut décrypter le monde et ensuite le représenter.

Gaston Bouatchidzé, auteur du bel *Anneau à chiffres* (Hermann, 2004) vient de publier un ouvrage qui mérite le détour. Il l'a intitulé *Retour en URSS avec André Gide*. Il refait par l'imagination le périple que Gide a entrepris en 1936, la désillusion qui en a suivi et la publication d'un récit de voyage qui fut un véritable pavé dans la mare. L'auteur est soucieux de la vérité historique. Il ne fait que la transposer, lui donnant une dimension romanesque (très originale et très subtile soit dit en passant). Et il le fait aussi de telle manière qu'on pénètre encore plus profondément dans la réalité de cette affaire, qu'on la perçoit aussi du côté soviétique. Car cette visite n'a pas été sans conséquences.

**Retour en URSS avec
André Gide
Gaston Bouatchidzé
Editions Hermann**

Il démontre en tout cas que l'on peut faire des romans historiques qui peuvent être à la fois d'une parfaite justesse mais qui peuvent aussi ouvrir des horizons spéculatifs inédits. Voilà encore un des beaux livres de cette rentrée, qui n'aura peut être pas les louanges de la critique si peu critique, si peu curieuse. Espérons qu'il parvienne à toucher les lecteurs qu'il mérite.

Il existe en France un nouveau courant littéraire qui affirme avec aplomb un réalisme qui est sans doute loin du naturalisme d'Emile Zola ou de la littérature engagée des années trente. Au fond, il ne se recommande d'aucune école du passé, même s'il en reprend certains traits de caractère.

Emmanuelle Heidsieck, avec Notre aimable clientèle (Denoël) fait une description redoutable de l'administration française en un de ses récents moments de mutation.

Du service public, elle est en train de passer au « service de la clientèle », ce qui, dans le cas de l'Assédic, prend une tournure presque surréaliste. Pour représenter ce microcosme qui serait risible si l'existence de tant de personnes n'en dépendait pas, Emmanuelle Heidsieck a choisi de mettre en scène un de ses employés, Robert Leblanc, quarante-deux ans, divorcé et père de deux enfants. Ce Leblanc n'a rien de particulier si ce n'est une vie sentimentale assez maigre et une vie professionnelle un peu trop pleine et qui ressemble à un parcours du combattant qui ne connaît jamais de trêve.

La charge est féroce, sans concession. Et à ce jeu pervers, notre héros se perd et se retrouve à l'hôpital psychiatrique. Et il n'a plus l'intention de la quitter, se trouvant heureux dans le commerce pacifique qu'il a avec le médecin qui le suit. Ce qui frappe, au-delà de ce cette parabole vériste, c'est d'abord le style de l'auteur, précis, frappant, juste, avec cette pointe d'ironie cruelle qui rend cette « tranche de vie » non seulement exemplaire, mais aussi amèrement comique.

Notre aimable clientèle
Emmanuelle Heidsieck
Editions Denoël

Dans une optique assez comparable, French Dream de Mohamed Hmoudane (Editions de la Différence) raconte les mésaventures et les désillusions d'un jeune Marocain qui tente de s'en sortir en émigrant en France. Il vit ce que vivent la majorité de ces candidats au départ, pris en tenaille entre la vie misérable dans leur propre pays et l'humiliation, la plongée dans un univers où il ne peuvent subsister qu'en pointillé. C'est un livre qui ne manque pas son but, mais qui reste trop dans les généralités de la question, c'est-à-dire sa sociologie.

French Dream
Mohamed Hmoudane
Editions de la Différence

Les Editions de la différence viennent de rééditer un livre devenu mythique de Jean-Marc Tisserant, La Nuit du peyotl. Il s'agit du journal de la fin des années 70 d'une série d'expériences hallucinogènes, menées avec différentes substances.

La nuit du peyotl
Jean-Marc Tisserant
Editions de la Différence

A l'instar de Michaux, l'auteur se contente de consigner ce qu'il éprouve, ce qu'il voit, ce qu'il entend, de tenter de traduire par des mots ce monde qui ne cesse de se transformer avec rapidité et violence. Toute la beauté et tout l'effroi de ce commerce sont ici narrés avec la plus grande précision possible. Voilà un document précieux.

Virgile Novarina et Franck André Jamme ont réalisé en commun un livre de « correspondances », une page de l'un répondant à l'autre. Ils l'ont intitulé De la distraction. (Editions Virgile).

De la distraction
Virgile Novarina, Franck
André Jamme
Editions Virgile

De quoi s'agit-il. V. Novarina a noté ses impressions immédiatement après son réveil, recueille le mucus de la nuit. Puis, plus tard, il les complète et les amende. F.-A. Jamme a composé des tablettes comme celle des Latins qui en sont comme les échos dans une langue construite. Se faisant, il fait allusion aux formules favorisant le passage dans le monde souterrain et ombragé des morts. Ce livre d'expérience est le jeu de la transition, de ce qui se joue entre l'inconscient et le conscient, dans ce moment qui serait peut-être aussi celui de la création.

Valérie-Catherine Richez, avec un nouveau recueil intitulé La Vitesse du sang (L'Atelier des Brisants)

LIVRES

⊕ Roman

Notre aimable clientèle

Employé aux Assedic de Paris, Robert tente de surnager face aux cataclysmes qui s'abattent sur lui : une séparation conjugale qui tourne au vinaigre, une mutation à l'arctique du 19^e arrondissement... « Un bon élément », semblent dire ses supérieurs. Et pourtant, ce dernier va craquer face aux directives « modernes » que l'Etat impose désormais à son organisme : gestion bureaucratique du personnel et nouveau statut de « client » pour le chômeur qui se présente au guichet. Avec *Notre aimable clientèle*, son premier roman, Emmanuelle Heidsieck signe une œuvre pamphlet du plus bel effet contre les dérives de l'Assedic devenue courtoise de transmission de la « chasse aux allocataires » décrétée en haut lieu. Un ouvrage qui, sous couvert de fiction et avec un humour décalé, donne à voir aussi la guerre des chefs qui se trame dans le dos du personnel d'exécution. Salubre et désopilant. ➤ Y.L.

Editions Denoël, 114 p., 14 €